

me retirer du bruit et à cultiver en paix cet humble jardin. Je me fis une vie nouvelle ; le matin, j'allais chez vous lorsque vous m'y attiriez ; le soir, je rentrais dans cet intérieur, où dormait toute ma joie. Je renaisais auprès d'Anna à toutes mes illusions ; son estime remplaçait pour moi celle de ma propre conscience. Je n'étais plus un homme brillant, dangereux par son esprit, un de ces écrivains dont les épigrammes font la gloire ; je ne raturais plus des mots. J'étais un botaniste retiré dans mes étiquettes de plantes ; je ne voyais plus qu'elle et vous. Par vous, monsieur, je recevais du moins quelques nouvelles de ma protectrice ; par vous, je me confirmais dans l'idée qu'elle ignorait toujours cette horrible histoire. Jusque là, Dieu lui-même m'avait pris en pitié. Maintenant qu'avez-vous fait ? et qui m'eût dit que ce serait au milieu de ces paisibles loisirs que vous viendriez me demander compte de ma faute ? Mais vous êtes dans votre droit, parlez ; qu'exigez-vous ? Je suis prêt. Par pitié, seulement, n'en dites rien à Anna.

— Rassurez vous, monsieur, c'est assez de vous livrer à votre conscience. Qu'elle soit à la fois votre juge et votre bourreau ! Je ne vous demanderai pas même de rétractation, puisqu'en tout ceci vous ne fîtes qu'un instrument, et que votre instigateur, le marquis de C... n'est plus.

M. Bertoïn poussa un cri de surprise. Georges reprit :

— Si il n'est plus, vous demeurez comme exemple de cette éternelle justice des sociétés qui se vengent. L'arme terrible dont vous avez fait usage retombe, vous le voyez, de tout son poids sur votre tête quand vous y pensiez le moins. On ne touche pas impunément à cette hache ; tôt ou tard on récolte l'épave dans le champ ensemencé d'ivraie. Le déclin d'une vie comme la vôtre ne pouvait pas être calme. Il est un temps donné où Dieu et la société vous demandent des comptes. Vieillard, étiez-vous prêt à rendre les vôtres ? Qui vous condamnait à cet infâme métier, digne au plus de la paresse d'un méchant ? Quel instinct vous disait d'assassiner en riant, et de distiller le poison sans savoir seulement quelles lèvres iraient se frotter au vase ? Ma mère ! ah ! monsieur, vous lui auriez donné le coup de la mort par ces mensonges ; la vie d'une mère est dans l'honneur de son fils, dans les sentiments de vénération qu'elle lègue à toute sa race. Et qui vous dit, imprudent coupable, que la calomnie n'ait pas entamé cette pure vertu ? Qui vous assure de l'oubli complet de cette œuvre infâme ? Dans vingt ans peut-être, et lorsque mes cheveux auront blanchi comme les vôtres, ce pamphlet ne pourra-t-il se voir ressuscité, ce phénix honteux ne renaîtra-t-il pas de sa cendre ? Mon sang bouillonne rien qu'à cette idée. Songez, monsieur, que l'avantage d'être noble se paye par tant d'enne-mis ! La calomnie est une monnaie qui a toujours son cours, frappée à l'encontre de vertus nobles et hautes. Souvent on la croit morte, et la voilà qui revient bourdonner à vos oreilles plus furieuse que jamais, cette guêpe qui pique jusqu'à la face des morts. Allez donc demander pardon à un tribunal humain, d'un crime qui peut vous survivre ! Espérez miséricorde, lorsque votre poignard fut sans merci !

La voix de Georges allait s'éteignant comme un glas fanebre. Le professeur n'osait lever les yeux, ni implorer son pardon ; il demeurait sous le poids de cette sainte colère, de cette justice filiale qui lui avait fait ployer le genou. Georges remarqua deux grosses larmes qui se faisaient jour à travers les cils gris de M. Bertoïn. Le professeur tournait le dos à la cheminée, et considérait le portrait de sa femme, suspendu entre les deux croisées du cabinet. Dans certaines douleurs, il y a souvent une grande noblesse. La douleur de cet homme émut Georges,

parce que M. Bertoïn avait fait constamment bon marché de lui-même pour ne s'inquiéter que d'Anna. Georges en venait à se dire que M. Bertoïn était peut-être assez puni en voyant cette honte infligée à son sentiment le plus secret et le plus intime. Comment oserait-il aborder, à l'avenir, cette femme qui avait vu ses jeunes années aux siennes ? Une fois fière et honnête comme celle de Georges repoussait toute idée de réconciliation avec ce coupable ; mais il avait pitié de ce vieillard voué désormais au mépris de cette campagne qui en avait entendu assez pour soupçonner l'étendue de sa faute. En amour, il n'y a guère d'intéressant que ce qui est fou : la folie de M. Bertoïn remuait l'âme de Georges. Les hommes corrompus par leur état dans la société, arrivent à la vieillesse avec l'empreinte de leur vice ; la vieillesse de M. Bertoïn n'offrait qu'une stricte probité de cœur. Il aimait sa femme d'un amour profond ; il paraissait devoir se tuer le jour où il la perdrait.

Après avoir examiné cet homme quelques minutes en silence, Georges prit violemment son chapeau, qu'il enfonga sur ses yeux, et sortit.

Une fois seul, M. Bertoïn courut à la porte de la salle voisine, il appela sa femme. Ne la trouvant pas dans cette pièce il en traversa deux autres : elle n'y était pas. Il monta au premier étage et au second sans la rencontrer ; alors il redescendit dans le verger, où l'ombre du soir commençait à s'étendre, et courut droit à un petit bosquet, son atri ordinaire contre les chaleurs d'été. Le banc était vide, un bouvreuil y sifflait chalemement. Le tabouret de canne qui recevait les petits pieds d'Anna demeurait encore posé sous la table en marbre du bosquet. M. Bertoïn reprit le chemin de sa maison, et retourna vers la pièce attenante au cabinet ; il commençait à concevoir de vives inquiétudes. Son regard se porta machinalement sur le rebord de la fenêtre. Il y trouva une lettre cachetée de noir ; il se hâta de l'ouvrir, et lut ce qui suit :

« Adieu, adieu éternel à vous qui pourtant m'avez sauvé ! J'étais près de cette porte, monsieur ; c'est de là que j'ai tout entendu. Je ne juge pas votre action ; mais je ne pourrais plus vous aimer après un pareil aveu ; et, comme mon amour n'a jamais été que de l'estime, faite de ce bien à vous donner, je me retire. Adieu, monsieur ; ne recherchez pas mes traces : c'est dans l'asile d'où vous m'avez tiré que je rentre ; c'est là que je prierai Dieu pour vous. Près de vous, je n'aurai pas connu l'amour, mais la pitié ; la mienne vous est bien acquise. Adieu pour toujours ; nos liens n'étaient pas plus faits pour vous que pour moi.

« ANNA. »

Le trouble où cette lettre inattendue jeta le professeur ne saurait se rendre. Il tomba inanimé sur le parquet ; ses jambes lui refusaient tout service. Il voyait un abîme entre cette possession de plusieurs années et cette perte soudaine... Comme un homme dont la chaise se briserait violemment, il demeurait encore sous l'impression galvanique de cette secousse, l'œil baigné de larmes, et ne pouvant s'arrêter à aucun projet. Enfin il eut la force de sonner, et son jardinier le porta jusqu'à son lit.

Ce fut un triste réveil que celui de M. Bertoïn. Le soleil dardait à peine ses rayons à travers les persiennes, qu'il se hâta de fuir cette maison naguère si riante, pour se diriger vers Passy. Dans la voiture publique qui devait l'y conduire, montèrent deux ursulines. En tout autre instant, M. Bertoïn eût remarqué leur jeunesse et leur beauté ; elles avaient trente ans à peine, un air de simplicité charmant, les mains blanches, le parler timide. Cette voiture se trouvait ainsi embaumée dès l'abord par les